

## Les trois chaises qui endorment l'humanité

*Yannick Marcoux*

Publiée 2 février 2020

En plein cœur de l'Anthropocène, tandis que les scientifiques multiplient les alertes et que les catastrophes commencent à nous tomber dessus, de plus en plus de voix s'élèvent réclamant une décroissance globale. Notre survie est artificielle, nous annonce-t-on, et nous serions sur le point de mesurer les conséquences de notre adhésion à un régime de croissance éternelle.

Dans ce branle-bas, il y aurait même des millions d'adeptes d'un mouvement militant pour l'extinction volontaire de l'humanité (VHEMT). Malgré tout, ma blonde et moi, on vient de faire un enfant. On ne nage pas dans le déni, on sait qu'il y a des luttes à mener, mais dans trente ans, ce n'est pas avec mes hernies rafistolées et nos vieilles idées sorties du XXe siècle que nous aiderons à grand-chose. On aura besoin de lui. De sa fougue et de celle de toutes ces générations qui s'apprêtent à affronter le calvaire qu'on leur a légué. Cependant, ce n'est pas son tour, pas encore du moins, et d'ici là, c'est à nous de manger les croûtes du pain que nous avons sur la planche.

Pour arriver à quelque chose, nous disait Maslow, il nous faut d'abord dormir. Suffisamment, en tout cas. Or, avec ce petit bout d'homme, combler ce besoin élémentaire n'est pas tous les jours facile. Depuis sa naissance, notre garçon réclame la chaleur de notre peau, sans quoi il est incapable de fermer l'œil. Allez donc changer le monde ou, plus frivole encore, vous faire un café, un bébé dans les bras!

Quelques amis, mis au courant des besoins de notre garçon, nous ont recommandé une chaise qui avait fait des miracles pour eux. Par cette admirable générosité qu'ont les parents de garder ce qui mérite d'être passé aux suivants, ils nous l'ont prêté volontiers, aussi convaincus que Danton de la révolution à venir. Une petite chaise toute simple, dont le support métallique devait permettre, sans trop d'efforts, de faire rebondir légèrement fiston et de l'envoyer en un tournemain dans les limbes du sommeil.

Est-ce que la chaise manquait de peau, de notre odeur ou est-ce simplement que nous manquions de rythme? À chaque tentative, fiston, aussitôt enveloppé dans la toile de la chaise, regardait un point fixe au plafond, plissait le front et tremblotait du menton, avant de s'égosiller à tout rompre, la lurette dressée au fond de sa bouche, évoquant une caricature aussi sympathique que désarmante. La chaise, apparemment inutile, a repris le chemin de la maison de nos amis.

Peu de temps après ce premier revers, d'autres amis ont cru tenir la solution. La chaise qui avait assoupi leurs deux enfants sommeillait depuis belle lurette dans les tréfonds de leur sous-sol et, certainement, elle était ce qu'il nous fallait. Quasi identique à la précédente, elle avait ce petit plus qui devait faire toute la différence : alimentée par une batterie, elle vibrait. C'était l'équivalent de ce bon vieux truc, dont le succès étonne chaque fois, qui consiste à endormir un nouveau-né en le couchant sur une sècheuse en fonction.

Il faut le reconnaître, nous étions enthousiastes. Cette nouvelle chaise incarnait un petit progrès et, avec lui, de nouveaux espoirs. Il nous fallait une grosse pile, de celle que je n'avais pas utilisée depuis ma tendre enfance, à cette époque où je les consommais avec démesure, dans mes voitures téléguidées et ma mini guitare électrique. C'est d'ailleurs avec le même plaisir puéril que j'ai glissé la batterie dans son socle, me disant que peut-être, enfin, notre garçon accepterait de se séparer de nous, dorloté par ce vibreur intégré.

Mais non. Les jours passaient et j'en oubliais la sensation de prendre ma blonde dans mes bras. De sentir son corps lové contre le mien. Entre nous, il y avait toujours ce cher garçon, adorable

et aimé, devenu extension de nous-mêmes. Sauf que la technologie n'avait pas dit son dernier mot, et d'autres amis, instruits de notre situation – nous en avons littéralement plein les bras! –, nous ont offert la chaise qui avait changé leur vie.

La Cadillac, toi chose. Ce n'était guère plus une chaise, plutôt un manège, alliant savamment divertissement, mouvement et confort. La chaise offrait un balancement gauche-droite ou avant-arrière, selon la préférence de fiston, auquel s'ajoutait le carrousel d'un joli mobile, le tout agrémenté de musiques d'ambiance choisies, allant du chant d'oiseaux aux refrains connus de *Frère Jacques*.

Cette fois, le mobile, adoué au balancier à l'intensité variable, a capté son attention. Au bout d'un moment, le regard devenu vitreux, les pupilles en errance, notre fils n'eut plus que le blanc des yeux. Il n'a plus résisté, laissant ses paupières se refermer... il dormait! On s'est tapé dans la main – pas trop fort, au cas –, avant de célébrer le moment en se prenant dans nos bras. Notre soulagement n'a toutefois duré que quelques belles minutes. La magie de la chaise ayant tari ses effets somnifères, tout était à recommencer.

Il nous aurait été facile d'entretenir l'espoir en se procurant une autre chaise, ou je ne sais quel autre bidule toujours plus sophistiqué éconduisant l'éveil acharné des poupons, mais on le sait aujourd'hui, ce qu'il nous fallait, ce n'était pas une nouvelle chaise. Pour que notre fils trouve le chemin du sommeil loin de nos bras, il lui fallait d'abord du temps. Vieillir un peu, sortir de ce qu'on appelle le quatrième trimestre, où le nouveau-né recherche ce qui lui rappelle l'espace utérin. Et notre mission était de lui tendre nos bras, ce refuge qui a permis à l'humanité, si vulnérable à sa naissance, de survivre. Enfin, à son rythme, nous pourrions l'inviter à l'idée qu'il était possible de trouver les bras de Morphée sans nous.

On cultive depuis quelques siècles cette idée que le progrès nous prépare toujours de nouvelles surprises, prenant plaisir à imaginer un avenir métamorphosé par la technologie. L'idée du progrès est si prégnante qu'elle en est venue à dominer des processus évolutifs qui ont pris des millénaires à se peaufiner. En peu de temps, les chaises sons et lumières sont devenues une promesse de réconfort plus grande que les bras des parents.

Le progrès a fait beaucoup pour nous. En nous donnant à penser que nous appartenions à un monde autotélique, où le meilleur est toujours à venir, il a cultivé notre espoir. Il nous a aussi donné du cœur à l'ouvrage, nous menant sur la lune, dans le mystère des trous noirs, au voyage des galaxies et au jeu des atomes. En contrepartie, justifié par un mode de croissance éternelle, il nous a fait harnaché des rivières, rasé des forêts, irradié des villes entières et aujourd'hui, nous faisons face à l'effritement de la biodiversité, à la montée des eaux et au réchauffement de la planète. L'avenir souffle de bien opaques nuages.

Les outils créés par notre intelligence, ceux que l'on s'apprête à se donner, les drones butineurs de pollen, les nouvelles façons de recycler le plastique, les voitures électriques et ces autres inventions que nous n'avons pas encore imaginées nous donneront un coup de main dans notre lutte, certes. Mais cette croyance inébranlable en notre supériorité est pernicieuse : nous ne réparerons pas les erreurs de notre arrogance par plus d'arrogance encore.

Nous aurions pu jouer éternellement à la chaise musicale avec notre fils. Tenter d'amadouer son sommeil à force de machineries. Pourtant, il ne nous suffisait que de l'écouter. Entendre ses besoins ancestraux de nouveau-nés, ses réflexes hérités des balbutiements de l'homo sapiens. Oui, nous venons de loin, et les solutions à nos problèmes ne se trouvent pas toutes dans l'avenir.

Peut-être devons-nous accepter de nous plier aux systèmes complexes qui régissent la vie sur Terre, plutôt que d'y opposer des réponses nées de la dernière technologie. Les arbres, les

oiseaux, les insectes, les mammifères, l'eau et cette terre qui nous supporte sont en crise, et la paix de notre avenir dépendra de notre capacité à remettre en question notre toute-puissance. Au risque d'être tôt ou tard privés, il faudra renoncer à certains privilèges, modifier notre façon de nous déplacer, de consommer et de nous alimenter. Nous sommes le cœur du problème, mais – faut-il s'en réjouir? – nous sommes aussi la solution.

La Terre a été bonne pour nous. Il est temps de lui rendre sa générosité. Avons-nous suffisamment cultivé le respect du vivant pour préserver le seul habitat qui puisse nous accueillir? L'avenir ne nous appartient pas, après tout, et je m'en voudrais de ne pas léguer à mon fils des nuits tranquilles, quand je n'aurai plus assez long de bras pour soutenir son corps.

## **La culture au dalot**

*Yannick Marcoux*

Publiée 21 octobre 2020

*Transparence : « Propriété qu'a un corps, un milieu, de laisser passer les rayons lumineux, de laisser voir ce qui se trouve derrière.<sup>1</sup> »*

M. Legault,

Nous attendions avec impatience votre conférence de presse, le 28 septembre dernier. On nous avait annoncé de mauvaises nouvelles, mais les derniers mois nous avaient appris qu'il était possible de craindre pire encore. Ainsi, c'est sur nos gardes que nous avons reçu vos nouvelles mesures. Mises en application jeudi dernier, elles sont devenues les balises de nos vies, régissant ce qui est dangereux de ce qui l'est moins, ce qui est permis de ce qui ne l'est pas.

Parce que ces mesures ont une telle incidence sur notre quotidien, il est normal de vouloir comprendre ce qui les motive. Il ne s'agit pas de les refuser, de rejoindre les rangs des complotistes en s'époumonant, le masque à bout de bras : « Liberté! » Plutôt, de comprendre les choix derrière chacune de vos décisions. Nous devons faire des sacrifices, cela s'entend, et il est plus facile de s'y astreindre si on connaît les tenants et aboutissants qui les sous-tendent.

C'est que votre gouvernement n'a pas tout fermé et, lorsque la population a pris connaissance de vos choix, la grogne n'a pas tardé à sourdre. Pourquoi ceci et pas cela? Votre réponse était sans équivoque, aussi calme qu'impérative, se limitant aux grandes lignes d'une cassette déjà connue, se résumant à peu près en ces termes : la prolifération du virus est inquiétante et vous vouliez ralentir sa transmission en réduisant les contacts sociaux. Évidemment, on ne peut pas, en conférence de presse, expliquer chaque décision, revenir sur les tiraillements et les débats qui les ont précédés. Cependant, il me semble que vous auriez pu rendre publics des documents qui étaient un peu mieux les motivations sous-jacentes à celles-ci.

Transparence, cher M. Legault : « Laisser voir ce qui se trouve derrière ». Nous ne sommes pas idiots. Nous pouvons comprendre les nuances, embrasser la nécessité des sacrifices et rejoindre l'effort collectif, malgré nos frustrations individuelles. Cependant, nous aimons comprendre. Hélas, une fois de plus, l'approche paternaliste de votre gouvernance, se limitant à donner des consignes sans les expliquer, nous force à tirer nos propres conclusions.

---

<sup>1</sup><https://www.cnrtl.fr/definition/transparence>

Je ne veux pas revenir sur chacune de vos décisions – ce devrait être votre travail –, mais certaines d'entre elles méritent qu'on s'y attarde, parce qu'elles révèlent, plus encore que des prescriptions de santé publique, un mépris de ce qui est au cœur même de notre collectivité : la culture.

En mars dernier, les premières annonces concernaient la fermeture des institutions publiques. On comprenait alors que ces fermetures n'étaient pas directement liées au facteur de transmission de ces endroits, mais au contraire motivées par leur plus grande simplicité de mise en œuvre. Ce qui s'en venait était la fermeture totale de tous les commerces, à l'exception de ce qui était considéré comme un service essentiel.

Cette fois cependant, votre gouvernement et la santé publique ont tracé une ligne. Les critères menant à vos choix sont variables et ne se résument plus exclusivement par le niveau élevé de transmission d'un endroit. Par exemple, les écoles sont ouvertes en dépit de nombreuses éclosions, un choix qui s'explique par de nombreuses raisons, à commencer par la santé psychologique et le développement des jeunes. De la même façon, arénas, centres sportifs et d'entraînement ont bénéficié d'une semaine de sursis, même si la distanciation y est quasi impossible. Le sport, c'est la santé, dit-on. On pourrait enfin citer l'exemple des salons de coiffure, où la nécessaire proximité entre clients et employés empêche la distanciation prescrite. Ces quelques exemples montrent bien que les décisions adoptées s'appuient sur des règles à géométrie variable. En somme, que ce décret gouvernemental, bien que nécessaire et important, est arbitraire.

Ainsi, depuis le 1<sup>er</sup> octobre, il n'est plus possible d'aller au musée. Malgré la signature obligatoire du registre à notre arrivée, en dépit du fait qu'il soit la plupart du temps interdit de toucher les œuvres, qu'il soit aisé de contrôler le nombre de personnes en visite et que la circulation y soit aérée : fermé.

Les salles de spectacles, de cinéma et de théâtre, en dépit de l'espace entre chaque siège désigné, du silence des spectateurs qui, incidemment, n'émettent aucune gouttelette, de la facilité d'imposer un registre et, à la rigueur, le port du masque en tout temps : fermé.

Durant le premier confinement, la culture est venue à la rescousse de la redondance des jours en créant des imaginaires où projeter un futur porteur d'espoir. En initiant des moments cathartiques, elle nous a libérés de ces jours d'isolements. Mélodieuse, dansante et apaisante, elle a été un rempart contre la détresse.

Elle n'est pas seule responsable de notre salut, mais il ne faudrait pas l'oublier lorsque nous ferons l'inventaire de ce qui nous a sauvés. Préservés. Élevés. Aujourd'hui, tandis que le ciel se couvre à nouveau et que le fossé se creuse entre nos cœurs, on choisit de nous en priver. La tient-on pour acquise? Est-ce qu'il est entendu que les artistes – à qui il ne suffit, croit-on, que d'offrir un peu de visibilité – se livreront à nous, comme une gratuité de service?

J'apprécie votre tentative d'éponger les dégâts en créant un programme d'aide au milieu culturel, mais la portée de celui-ci est limitée et répond aux besoins des organismes et institutions bien davantage qu'aux artistes eux-mêmes. Par ailleurs, tandis qu'internet est un médium de transmission formidable, ses plateformes n'offrent aux artistes qu'une rétribution symbolique et bien peu de quoi mettre du pain sur leur table. Faudra-t-il que les interprètes restreignent leur répertoire à des élégies funèbres, de *Jojo* à *So long Marianne*, pour pouvoir s'offrir au recueillement de vingt-cinq invités?

Il importait de sauver les commerçants, j'en conviens. De revenir à cette économie qui place les êtres humains au cœur de nos préoccupations, et je comprends ainsi qu'on ait voulu fermer le

moins de commerces possibles. Mais qu'est-ce qui justifie qu'on mette si promptement la clé dans la porte de nos lieux abritant la culture?

On peut s'esquinter sur une allée de quilles, flâner dans les allées des centres d'achats, on peut se faire tripoter le cuir chevelu par notre coiffeur, et dimanche encore, on pouvait aller pousser de la fonte et se démener à des sports d'équipe, malgré les contacts. Votre gouvernement et la santé publique sont prêts à admettre un grand nombre de compromis pour permettre ces échanges, mais la culture, elle, est dans le dalot.

Transparence : « Propriété qu'a un milieu de laisser passer les rayons lumineux. » Pourquoi ne mérite-t-on pas votre transparence? Une information qui s'adresse à notre intelligence, collective et individuelle, plutôt qu'un édit qui, dans sa forme arbitraire et sans compromis, rappelle les punitions que des parents dictent à des enfants repentants d'un mauvais coup.

### **Séraphin et les cupides histoires des bureaux d'en-haut**

*Yannick Marcoux*

Publiée 28 octobre 2020

Le 22 juin 2001, quelques six mois après la syndicalisation de la succursale de la rue Peel, à Montréal, la chaîne McDonald's a annoncé la fermeture de leur enseigne jaune. En avril 2005, le géant Wal-Mart les imitait, renonçant à leur succursale de Jonquière, dont les 180 employé.es étaient syndiqué.es depuis août 2004. Couche-Tard n'a pas été aussi patiente, licenciant pour activités syndicales, le 2 octobre 2009, un employé de leur succursale de Beloeil. Un mois plus tard, dans l'imminence de la syndicalisation des employé.es, la multinationale a mis la clé dans la porte.

Sans perdre de vue le caractère inique et l'hypocrisie immanente de ces fermetures, on ne se surprend pas particulièrement de voir ces multinationales bafouer les droits fondamentaux des travailleurs et des travailleuses. Ces épisodes appartiennent à une longue liste de décisions inhumaines et injustes, et ces compagnies sont reconnues pour offrir de piètres conditions de travail et de capitaliser sur les rapports de pouvoir inégaux. Cependant, on s'étonne bien davantage lorsque des tentatives d'intimidation et de censure sont menées par une librairie indépendante.

Pour rappel, la première enseigne de la Librairie Raffin s'est installée rue Saint-Hubert, en 1930. Syndiquée depuis 2015, elle est présentement en négociation de sa seconde convention collective. Il avait fallu deux ans pour signer la première, et voilà un an et demie que les pourparlers de cette nouvelle convention tardent à trouver un dénouement heureux.

Les principales revendications du syndicat concernent l'ajout d'un poste de libraire à temps plein (il n'y en a actuellement qu'un seul), des augmentations salariales (le salaire moyen est de 13,57\$, en dépit des diplômes universitaires et de l'expérience des libraires) et une stabilisation de l'horaire. Conterné par la non-reconnaissance de leurs demandes et des négociations qui s'éternisent, le syndicat a déclenché, le 5 octobre dernier, une grève de 72 heures. La réaction de la direction, hélas, s'inscrit quelque part dans le triste palmarès que j'ai énoncé en introduction.

Deux jours après le début de la grève, Chantal Michel et Martin Granger, couple propriétaire de la librairie, ont installé une pancarte « À vendre » sur la devanture du magasin. Manœuvre d'intimidation ou intention réelle? L'effet demeure : devant l'achoppement des négociations, les propriétaires répondent par la menace de la fermeture de la boutique et le licenciement conséquent des employé.es. Pour ajouter l'insulte à l'injure, le courtier immobilier de l'agence Sutton, François Pitre, mentionne au téléphone que la vente du bâtiment est assujettie à une condition : aucune

librairie ne pourra s'y installer pour les cinq prochaines années. La non-concurrence des acheteurs, voilà ce qui, bien plus que la littérature, importe aux propriétaires.

### Ténèbre et le retour de la Grande Noirceur

Indigné par cet épisode qu'il a jugé honteux, Paul Kawczak, éditeur à la *Peuplade* et récent auteur du roman acclamé *Ténèbre*, a pris la défense du syndicat sur les réseaux sociaux. Une fois de plus, la réaction des propriétaires a été outrageuse : le couple a retiré des tablettes les œuvres de l'auteur. Ce sont les libraires qui ont constaté la chose, prenant en photo les livres empilés dans l'arrière-boutique.

[Dans un article paru le 20 octobre dans \*La Presse\*](#), « Chantal Michel nie avoir retiré le roman des tablettes en réaction à la prise de position de l'auteur », arguant qu'il lui « était impossible de placer tous les titres sur les rayons. » Or, quiconque suit la vie littéraire québécoise sait que c'est un mensonge de plus.

Le roman *Ténèbre* est déjà considéré comme un des romans phares de l'année. Déjà en lice pour le prix du Rendez-vous du premier roman, il était sur la table des œuvres recommandées par les libraires, à l'entrée de la Librairie Raffin. Une entrevue avec Chantal Michel, [parue le 2 août dernier dans le \*Journal de Montréal\*](#), mentionnait d'ailleurs *Ténèbre* parmi les suggestions de la librairie. Le Renaud-Bray, qui a pignon sur rue juste en face de la succursale de la rue St-Hubert, l'a par ailleurs élu parmi ses coups de cœur, n'hésitant pas à faire de la place sur ses tablettes à quelques dizaines de copies.

Ce cas de censure fait écho à autre triste épisode qui, en 2012, [avait opposé Philippe Béha à Blaise Renaud](#), propriétaire de la chaîne Renaud-Bray. Après que M. Béha eut critiqué « le peu d'espace que la chaîne accordait aux livres jeunesse québécois », M. Renaud avait retiré tous les livres de l'auteur jeunesse de ses succursales, les renvoyant sans plus d'explications à leur éditeur. Blaise Renaud, plusieurs fois réprimandé par la communauté littéraire, n'est certainement pas un exemple duquel s'inspirer. Le 16 octobre dernier, Lux éditeur a aussi offert son appui au syndicat des employé.es de la Librairie Raffin : quel sort attend leurs livres?

Lorsque le couple s'est porté acquéreur de Raffin, en 2009, [Mme Michel a assuré au \*Devoir\*](#) que les librairies ne modifieraient pas leur mission, hissant au cœur de leur réussite la passion et l'expertise de ses libraires : « Raffin est un endroit où les gens vont pour être conseillés par un vrai libraire, qui connaît la littérature et les livres. » Force est de constater que cette reconnaissance d'excellence n'était qu'une figure rhétorique asservie à un dessein financier.

Temple des mots depuis 90 ans, la Librairie Raffin vacille sur ses fondations. Le prochain chapitre saura-t-il réconcilier les protagonistes? Il faudra que le couple propriétaire accepte de reconnaître les gens qui sont au cœur de leur réussite. On dit que l'Histoire est écrite par les gagnants. Or, ce triste épisode semble ne faire, pour l'instant, que des perdants.